



William Montaudié

par Brigitte Guilhot, écrivain

Chercher à comprendre le chemin de l'artiste, avoir cette curiosité en rencontrant son œuvre, pour quelqu'une comme moi si réservée avec l'intime, le mien et celui de l'autre, c'est un exercice délicat auquel cependant je me livre ici, avec ma subjectivité et mon écriture en garde-folle. Tenir le cadre des mots pour pouvoir nommer l'indicible, à savoir la mort et la singularité d'un regard, c'est justement... tiens – le cadre, le regard et la mort – au cœur de l'œuvre de William Montaudié.

À l'origine, il y a un petit garçon fragile, menu et pâle. Depuis qu'il a reçu les premiers vaccins de l'enfance, il est asthmatique et se réveille la nuit en sursaut, paniqué. Il ne comprend pas ce qui lui arrive. Il

étouffe, il suffoque, il cherche son souffle, il a l'impression de mourir. À chaque fois, il sent la mort. Sa mère affolée accourt, son frère qui dort dans le lit voisin se pelotonne en chien de fusil en tournant le dos à la scène, avec cette impression que cela ne finira jamais : le monde qui tourne autour de ce même suffoquant. Il l'aime son frangin mais quand même... Troisième d'une fratrie de quatre (deux filles et deux garçons), William est convaincu être " le boulet " de la tribu quand les autres trouvent que ce " chouchou " accapare beaucoup trop l'attention de leur mère qui cherche par tous les moyens à guérir son petit. Acupuncture, médecines douces, magnétisme, plantes, homéopathie... il est trébuché d'un praticien à l'autre, pour essayer... parce que ça va peut-être finir par marcher... parce que ÇA DOIT marcher. Puis les crises reviennent, c'est une déception pour tout le monde, et William se demande : « Qu'est-ce que je fous là ? »

À l'école, c'est " un petit gars à part ". Il est souvent absent et lorsqu'il revient, il est maladif, pâlichon et, à la récréation, il ne court pas. De son côté, son frère de dix-huit mois son aîné est un *warrior*. Dans les petites classes puis au collège où il débarque en treillis, il s'affirme, il provoque, et les gars des autres classes engoncés dans le moule social et familial le détestent. Alors quand William revient, ils le prennent à partie et, lui lançant : « on n'aime pas ton frère », ils cognent. Sans laisser de trace. Il ne dit rien à personne, il pense que c'est normal et d'ailleurs il n'a pas peur. Il n'aime pas la violence, c'est tout, et c'est sa force face à elle. De toute façon, depuis le CP, il sait qu'il est différent. Comme il n'a ni modèle ni repère, il n'en parle à personne. Il ne comprend pas ce que cela veut dire mais il trouve qu'un garçon « c'est joli » et il préfère cette compagnie à celle des filles. Il sait qu'au collège certains chuchotent dans son dos : « c'en est une » mais il ne se sent pas efféminé et il encaisse les coups. Quand il rentre chez lui, il retrouve le clan familial soudé et silencieux où il se sent protégé.

Heureusement, il y a le dessin. Pour William, depuis ses premières crises d'asthme, dessiner c'est son souffle, sa bulle de respiration. Assis à son bureau avec ses feutres et son papier, plus rien d'autre

n'existe et surtout pas la maladie. Il redevient un enfant comme les autres auquel – en plus ! – on demande de faire un dessin pour les uns et les autres, pour les grands-parents, les tantes et les oncles, lors des réunions familiales. « Je n'avais aucun talent particulier, dit-il (ce qui reste à prouver et qu'on ne saura jamais) mais je me sentais important à l'idée d'avoir peut-être sauvé la soirée en évitant à mes parents d'arriver les mains vides ! »

Tout cela fait que des années plus tard, lorsqu'il aura analysé son cheminement, il dira qu'à l'origine de son art, l'asthme fut le premier déclencheur.

L'année du CE2, il reçoit un choc qui lui aussi sera à l'origine de ses obsessions créatrices et de ce qu'il veut dire au monde, qui pourrait se traduire à ce niveau du portrait par : « Regarde-toi ! Tu n'es pas celui que tu crois être... ».

Ils ont sept et huit ans et ils sont quatre copains. Un jour, l'un d'eux a un accident de voiture avec sa grand-mère et son petit frère. Lui seul en réchappe. Après sept mois d'hôpital, il revient à l'école couvert de cicatrices, le visage déformé. Pour William, le choc visuel est très violent. Il ne le sait pas mais c'est son premier contact avec " une gueule cassée ". Puis, le naturel de l'enfance reprend le dessus et ils redeviennent les potes insoucians qu'ils étaient avant.

William Montaudié est né à Cahors (on ne l'a pas encore dit) dont est originaire sa famille. Dans la famille, il y a sa grand-mère maternelle à laquelle il porte un amour fusionnel et qui le lui rend bien. Elle trouve qu'il ressemble à son père, un inspecteur de police qui a trouvé la mort en intervenant dans une altercation entre un fils et sa mère. Un mauvais coup sur la tête. La fillette avait treize ans. C'est le drame de son enfance, alors elle reporte son affection sur ce petit-fils délicat et fragile comme un personnage de roman. Il est (cette fois, c'est vrai !) son chouchou mais ce n'est pas pour cela qu'il aime tant sa grand-mère. Il est bien avec elle. Quand il se blottit dans ses bras, son odeur le rassure. Il la sent encore aujourd'hui. Elle tient une mercerie en face

de la Poste. Les rubans, les bobines de fil de toutes les couleurs, les dentelles, les plumes et les perles, la boutique et son grenier sont des lieux magiques pour l'enfant rêveur, un cocon chaleureux dont sa Mamie est la souveraine.

L'année de ses onze ans, William vit son premier deuil – « c'est le choc de ma petite enfance » – qui aura une place prépondérante dans son travail d'artiste. Depuis quelques temps, l'esprit de sa grand-mère s'enfonce dans la maladie d'Alzheimer. Les parents de William l'installent dans leur maison, ils lui font une chambre dans le bureau paternel dont les étagères sont couvertes de livres, la vieille femme ne comprend pas pourquoi son magasin est devenu une librairie. Elle est perdue et ne reconnaît plus personne, à part son petit-fils chéri qui trouve normal que ce lien entre eux ne soit pas coupé. Mais il est bouleversé par les effets destructeurs de la maladie sur le comportement de sa grand-mère, sur son corps et sur son visage. Il ne reconnaît plus la vieille dame douce et alerte qui a tenu son magasin jusqu'à l'âge de soixante-dix-huit ans. Même s'il ne garde d'elle aujourd'hui que ce joli souvenir, c'est une prise de conscience – la première – du visage qui apparaît lorsque le masque social tombe. Il n'est pas présent lorsqu'elle rend son dernier souffle mais il la voit sur son lit de mort, et surtout il entend les pleurs de sa mère. Entre l'amour qu'il porte à sa maman et la douleur de cette disparition, il est bouleversé – « Je voulais me tuer, je ne l'ai pas fait. Alors, j'ai dit quand maman mourra, je me tue. J'avais onze ans et c'est toujours présent. Il n'y a rien en dehors d'elles. Je vivais pour elles et par elles. C'est un amour inconditionnel. »

Le jour de l'enterrement, il découvre le cimetière, les graviers des allées qui craquent sous ses pieds, les immenses crucifix de pierre, les tombes imposantes ou d'une simplicité déconcertante, les photos aux teintes passées, les regards figés pour l'éternité dans des cadres anciens, les messages d'adieu et les déclarations d'amour, les fleurs fraîches ou en plastique et, surtout, il est fasciné par les vieilles couronnes de perles. Leur esthétisme désuet et intemporel associé à ce jour de

chagrin s'installe profondément dans son imaginaire, le reliant à sa grand-mère disparue... pour toujours.

Les années passent entre dessin et scolarité, celle-ci sans faire d'étincelles, ses trois copains sont meilleurs élèves que lui. À l'âge de seize ans, il part faire un CAP-BEP-BAC de menuiserie près de Decazeville. Il n'est pas convaincu mais dans sa famille il faut avoir un métier alors pourquoi pas menuisier. Il est le meilleur ce qui à son avis n'était pas difficile et a donc la sympathie des enseignants et de la direction quand il dessine pendant les cours. En troisième année, le destin lui donne un coup de pouce en la personne du professeur de dessin Bernard Cadenat (ça ne s'invente pas...) qui, pour la première fois, lui explique que dessiner ce n'est pas seulement " faire joli ", c'est aussi l'expression de ce qu'on porte en soi, dont on ne veut pas parler, dont on ignore même que cela existe. Il est le premier à l'encourager et à lui faire prendre conscience que c'est l'intime qui se manifeste dans ses créations. Pour William, cette reconnaissance est bizarre. Il est dans un LEP, entouré de gars qui se foutent complètement du dessin, qui sont là pour être menuisier comme leur père et leur grand-père alors, déjà qu'il se sentait isolé, ce sentiment ne va pas en s'amenuisant. Car il dessine de plus en plus et en fin de cours les professeurs viennent voir ses créations. C'est à la fois amusant et intimidant. Jusqu'ici, ce qu'il produisait était " gentil " mais pendant ces deux dernières années de LEP, il commence vraiment à dessiner. Il cherche... Le portrait, le regard, les intentions, les attitudes... Monsieur Cadenat expose ses œuvres sur les murs de la salle de classe et il se sent tout petit. Il ne veut pas attirer l'attention des autres élèves.

Ce qu'il dessine n'est pourtant pas intime. Ses portraits ne révèlent rien de son ambiguïté. Il ne s'autocensure pas, il est dans un processus. Et il découvre la culture, l'art, la peinture. Son horizon s'ouvre. Son professeur l'invite à effectuer des recherches sur certains artistes. Léonor Fini est une des premières à marquer son esprit. Son univers, cette ambiance, son graphisme très libre et gestuel lui font

réaliser qu'il y a autre chose que ses petits crayons, qu'il peut réfléchir, explorer, faire autrement, oser... Puis, il y a Giacometti, Egon Schiele, Ernest Pignon-Ernest... Ces artistes qui font un travail graphique le touchent.

À l'âge de dix-huit ans, il ressent le besoin prégnant de dire à sa famille qui il est profondément et dont il n'a jamais parlé. Il écrit une lettre à ses parents, à son frère et ses sœurs dans laquelle il dit son homosexualité, ses impulsions suicidaires et sa douleur de vivre. Alors qu'il est prêt à ne plus revenir, son geste autorise les confidences jusqu'ici verrouillées, révèle le mal-être de chacun et ouvre un dialogue intime qui ne s'est jamais arrêté depuis. Même si cela n'est pas encore conscient, c'est le premier acte qui marque sa place singulière dans sa famille : celle de l'artiste qui révèle ce qui se cache derrière les silences et les regards – « À partir de ce moment, on est sortis de l'enfermement dans lequel nous étions et les possibilités d'échange sont devenues énormes. »

Il a 20 ans et après avoir obtenu son BAC professionnel, il décide de faire les beaux-arts. Mais il s'y prend tard, il n'a pas de base de pratique graphique ni de culture artistique comme les élèves qui sortent d'un BAC A2, et le dossier qu'il monte avec son professeur n'intéresse pas l'école. Venant d'un LEP, ils lui demandent une équivalence ce qui veut dire faire un an de lycée dans le cursus A2. C'est hors de question alors ils cherchent et trouvent *La Villa Saint Clair*, une école qui prépare au concours d'entrée aux Beaux-arts en un an.



Cette petite école de douze ou treize élèves par classe se trouve à Sète. Les élèves ont déjà produit un travail personnel ou viennent, comme William, " par déviation ". Le changement est violent. Il est soudain plongé dans un monde inconnu où il doit expliquer devant une classe et un professeur un travail (dont il ne sait pas parler) et un projet (qu'il n'a pas). Jusqu'ici, le dessin c'était l'écho du silence, il vient d'une famille de taiseux, alors parler en public est un cauchemar, d'autant qu'il a quatre ou cinq ans de plus que certains élèves très à l'aise – « Je l'ai vécu très mal et en même temps j'étais tellement bien dans cette petite école. Il y avait une ambiance familiale. » – Comme il est un peu parano, il pense que tout le monde va le juger. Mais pas du tout. À sa grande surprise, c'est bienveillant, encourageant et aidant. Et cela aussi est violent : accepter l'aide des autres. D'un jour à l'autre, il est passé d'un monde qu'il qualifie de " neuneu " à un monde d'effervescence, de dynamisme et de créativité.

Au bout d'un an, après avoir essuyé sans états d'âme une fin de non recevoir des Beaux-arts, il s'inscrit aux Arts plastiques à Aix-en-Provence. Après quatre années d'internat, il loue un appartement et

vit seul pour la première fois de sa vie. Alors qu'il doit faire des démarches administratives laborieuses, il réalise que l'éducation qu'il a reçue ne l'a pas préparé à être un adulte autonome.

En Arts plastiques, l'enseignement d'histoire de l'art est riche, il découvre des artistes et son dessin évolue. À Sète, il avait expérimenté des techniques telles que la gravure, la photo, la sculpture, le dessin.... À Aix, il peut choisir celles qui l'attirent et pour lesquelles il se sent doué. Il écarte la peinture car il ne comprend pas ce que veut le professeur alors que le dessin l'enthousiasme.

La mise en place d'un univers artistique est un long processus. Dès la fin de ses études, il rejoint une troupe de théâtre toulousaine au poste de décorateur. Trois ans plus tard, il intègre le Club Med à la même fonction. Il y restera treize ans. Décorateur, c'est un travail créatif et prenant qu'il adore alors il laisse sa pratique artistique de côté. Il peint de temps en temps – « sans penser que cela fait partie d'une œuvre » – quand quelque chose doit s'exprimer et qu'il ne peut pas le placer dans un décor. Alors il réfléchit, il pioche, il tâtonne, il essaye l'abstrait, le paysage, puis il se recentre sur l'humain. Il dessine des portraits, d'hommes, de femmes, des couples hétéros sensuels. Les femmes et les couples hétéros, c'est pour cacher ce qu'il ne sait pas nommer car, depuis le CP, il devine que c'est vers cela qu'il tend. Au LEP il a pu en parler avec Monsieur Cadenat et quelques copains mais de là à l'afficher dans ses dessins sur le mur de la classe, ce n'était pas possible. Aux Beaux-arts, il a contourné aussi la question même s'il n'était plus seul et commençait à vivre son homosexualité qui, après l'asthme, le visage déformé de son copain et la mort de sa grand-mère sera au cœur de ses créations. Et si c'est au cœur de son art, c'est parce qu'il finira par accepter que cela le soit. Mais c'est un combat, une lutte de chaque instant car ce n'est pas ce qui l'identifie et il ne le revendique pas – « Heureusement que j'ai eu l'art pour l'accepter, mais ce n'était pas gagné. Je l'ai censuré pendant longtemps. »

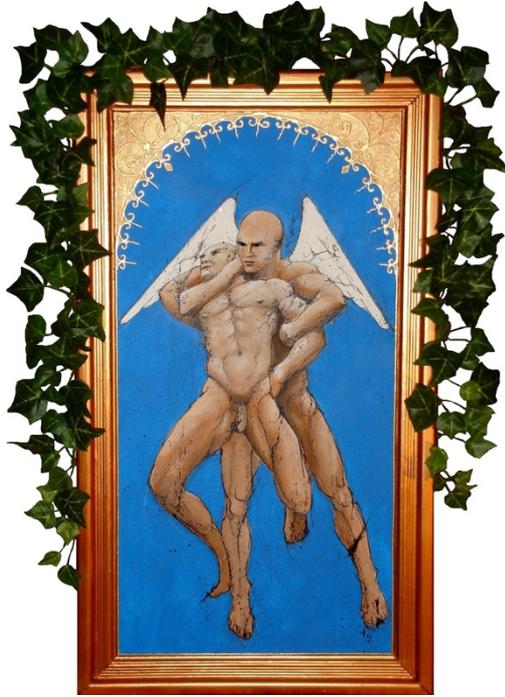


Pendant plusieurs années, il chemine ainsi en dessinant des sanguines, en déstructurant les cadres " comme un cercueil " – « C'est mon rapport à la mort qui vient de l'asthme et du décès de ma grand-mère » –, des portraits isolés, des visages déformés, pas vraiment humains et aux regards bouleversants. Il les appelle *Les fragiles*. En réalité, il est obsédé par les gueules cassées, les visages abîmés, sans pour autant chercher à s'en approcher – « Dessiner des visages abîmés, c'est un interdit. »

Après *Les fragiles*, il peint des corps de danseurs contorsionnés – « Je coupais la tête, il n'y avait aucun regard, aucune possibilité d'échanges, je ne voulais pas qu'on me regarde, ne pas être confronté à une émotion, pour me protéger de toute relation, même bonne. Je peignais des couleurs chaudes au pastel gras et après je grattais, c'était déjà un peu abîmé. » Cela a duré une dizaine d'années, une trentaine de grands formats, grandeur nature.



Nous sommes en 2003, il a trente ans et depuis sept ans il vit une histoire d'amour avec Charles. Ils se sont rencontrés à Aix-en-Provence. Leur relation est secrète, personne ne les a vus ensemble, c'est le choix de Charles et William l'accepte. Mais justement, ils ont décidé de sortir de l'ombre à la fin de la dernière saison de William au Club Med et Charles en parle à ses parents. Leur réaction de rejet est si violente qu'il met fin à ses jours – « C'est un geste que je n'ai pas senti venir ». William, averti par la sœur de Charles, est prié de ne pas se montrer à l'enterrement. Culpabilité, haine, le détester, se détester... comment parler de son état à des personnes qui ne savaient pas que son amant existait. C'est très violent pour les membres de sa famille qui découvrent trop tard un homme qu'ils auraient aimé et accepté et pour lui de mettre un point final sans l'avoir revu – « Donc, je suis veuf depuis dix-huit ans, conclue-t-il. »



Après la mort de Charles, William peint un ange qui porte un corps. Il fait une série qu'il n'a jamais montrée, des cadres avec des fleurs en plastic comme des couronnes mortuaires – « J'avais besoin de créer quelque chose de précieux car cela me dépassait. Ça reste joli, esthétique, censuré. Deux corps d'homme, point. Dans des combats, des joutes, des questionnements tout le temps. » Dans ces toiles, il tient encore à distance la souffrance vécue qui aurait pu rendre l'œuvre vivante.

Cependant, l'asthme, son copain au visage déformé, sa grand-mère et maintenant Charles... le souffle de son processus artistique est de plus en plus nourri et puissant et lui donne une dimension impressionnante et bouleversante.

En 2011, William quitte le Club Med qui l'a maintenu à flot et lui a évité de reproduire le geste de son amant – « J'étais prêt à faire la même chose. Puis, j'ai décidé de faire un peu pour lui, pour qu'il soit encore vivant par moi. » Pendant ces huit années, il a réussi à mettre des corps masculins dans les décors.

Lorsqu'il rentre chez lui, sa mère tombe malade. Il décide de rester auprès d'elle pour la soutenir et profiter de sa présence. Elle vit l'épreuve – « en combattante, c'était une belle dynamique ». Lorsqu'elle guérit, il tombe malade à son tour.

On est en 2012 quand il ressent une douleur terrible dans la poitrine. Emmené aux Urgences à Purpan, il se retrouve " posé comme un paquet " dans un fauteuil roulant où il reste abasourdi et sans voix. Il vient de faire un pneumothorax du côté droit. L'asthme lui a appris à respirer mais dans les jours qui suivent, à chaque ventilation, la douleur est terrible et il tombe dans des noirs complets. Alors que la cicatrisation est commencée, il est transféré à l'hôpital Larrey, spécialiste des poumons. Le chirurgien estime que le travail n'a pas été bien fait, il manipule le tuyau qui sort du poumon, William sent que la déchirure recommence. Le troisième jour, alors qu'il va mieux, le chirurgien entouré de ses internes tripote à nouveau le tuyau qui lui reste dans les mains, arraché. William s'évanouit. Quand il se réveille, il a été opéré. Une ouverture intercostale a été pratiquée, les côtes ont été écartées, et son poumon a été collé sur toute sa surface. Il reste branché trois semaines en soins intensifs où les machines font tellement de bruit qu'il ne peut pas dormir. Sans parler de la douleur. Depuis son réveil, il a la sensation d'avoir des barricades fixées avec des clous des deux côtés de son poumon. C'est comme un point de côté sans fin, une torture. Il est sous morphine et se retrouve dans les tranchées – « avec les rats, les gueules cassées, l'odeur, la boucherie, la chair à pâté et un œil qui regarde ». À sa sortie, il se documente et découvre que de nombreuses histoires vécues associent cette douleur au poumon à la guerre de 14/18.



Depuis, la douleur est toujours présente mais l'épreuve a libéré son art et sa parole – « C'est le pneumothorax qui m'a mis dans mon engagement d'artiste. Je n'ai jamais été aussi proche de la mort, ça suffit, je ne peux plus me taire. » Depuis, il peint en noir et blanc, les corps ont des visages et des regards, et il souffle sur ses toiles – « Je mets de la peinture liquide, je souffle très fort et ça part où ça veut, comme le sang qui éclabousse. La matière se liquéfie et s'étale. Les corps coulent. Sans direction. C'est très physique et douloureux, encore aujourd'hui. »

Tous les visages qu'ils donnent à voir désormais sont le cumul du pneumothorax, des tranchées et de son copain à la gueule cassée. Et bien sûr de sa grand-mère et de Charles qui sont tout le temps auprès de lui – « Avant la mort de Charles, il n'y avait que ma grand-mère. Maintenant, ils sont là tous les deux... ».

Ils sont nés, ces visages, de la nécessité de dire, de bousculer, de provoquer, de faire réagir. Ils sont déformés mais pas défigurés – « Je

ne les peints pas par envie, ni nécessité, ni haine mais pour montrer à ceux qui regardent quel est leur vrai visage. C'est soit mon regard, soit le regard en face. C'est, regardez ce que vous avez fait de moi... quelqu'un de blessé dans sa chair. Et aussi, regardez ce que vous êtes sans votre masque quotidien... des êtres souffrants. À priori, nous sommes uniques dans l'univers et on s'abîme depuis toujours. Je trouve ça dommage. »



Que ce soient ses toiles ou ses sculptures, les visages sont masqués – « Le masque c'est claustrophobe, ça empêche de respirer. Ce que nous vivons depuis des mois, c'est une fiction poussée à l'extrême. Les gueules cassées se cachaient derrière un masque pour se protéger de la violence des regards. Aujourd'hui, on se cache à cause d'un petit virus, ça met au jour la bêtise humaine de celui qui se croit dans sa bulle, protégé. L'extérieur a révélé un peu plus ce que je montre. C'est présent, ça l'a toujours été. Ce qu'on voit dans la rue c'est un masque de masque. »



« Cette toile c'est une histoire humaine. Je commence je ne sais pas où je vais, j'ai juste envie d'un regard qui part et un autre qui regarde en face. C'est Charles et moi, toujours. Le troisième personnage est venu après. Il n'y a pas d'histoire. C'est une pitié. »

Depuis longtemps, il y a des perles dans les œuvres de William Montaudié. Brodées sur les toiles, collées autour des cadres en plâtre qu'il fabrique et font partie de ses œuvres, elles sont là. Il y a trois ans, il ouvre un atelier-galerie en plein centre ville, un espace intimiste qui lui ressemble, un univers de bougies et de miroirs où le rouge et le noir, le velours et le satin, enveloppent les visiteurs – « La galerie est venue de mon envie de partager mes goûts en peinture et en art, surtout à Cahors qui est une ville très "plan-plan" au niveau artistique. Ouvrir le champ des possibilités, montrer des artistes qui ont attiré

mon regard, et qui ont une reconnaissance dans ce qu'ils dégagent. Qui peuvent provoquer aussi. »

Derrière un rideau noir, protégé des regards des visiteurs, il a son espace où il se pose pour créer. Il se demande comment mêler et rapporter le cérémonial précieux et joli des couronnes mortuaires, tout y en associant la mort. Et sa grand-mère, bien sûr, car sa grand-mère est au cœur de son travail. Quand il peint, quand il sculpte, quand il fait les perles... il pense à elle à tout moment – « Les perles c'est l'esthétique de la mémoire de quelqu'un associé au cimetière et à l'art funéraire. Elles viennent des couronnes de cimetière. Quand j'étais petit, il y en avait à la campagne. Comme ça rouillait, elles ont été remplacées par le plastique, sauf dans les caveaux abrités. Je trouvais ça tellement beau. Quand un petit morceau se détachait, je le prenais en disant pardon... pardon... ».



Avec les perles, il est concentré, il ne réfléchit pas, il sait où il va. Tant de perles... il compte, tant de centimètres... il passe le fil. Toujours avec la présence de sa grand-mère. Peu à peu, au centre de ses couronnes, il met en scène

des personnages sculptés dans la terre. Deux hommes, Charles et lui, et parfois un troisième

Ses œuvres sont liées à la blessure, à la mort, et souvent les visiteurs ont un mouvement de recul devant les gueules cassées. Alors, quand le dialogue s'installe, il explique : « Ils sont blessés mais ils vivent. Ils ont traversé l'épreuve, ils ont passé une étape... »



« Je suis un humaniste, conclue-t-il, je m'intéresse à l'humain. Je me sens proche de l'existentialisme sans pourtant avoir lu Sartre : il faut exprimer quelque chose sinon cela ne sert à rien. »

Troublant parcours d'artiste que celui de William Montaudié qui donne sens, encore plus si besoin était, à son art. Quand le corps et ses manifestations rejoignent le projet de l'âme, l'humain qui contemple l'œuvre voit un bout du voile se lever et se reconnaît dans le cadre.

**Atelier-galerie William Montaudié – 117, rue Georges Clémenceau
46000 Cahors**

©brigitteguilhot2021